

PROLOGUE

6 août 1870. Près du village de Frœschwiller.

L'après-midi touchait à sa fin et Lucien avait hâte que tout ça se termine. En fait, il n'avait aucune idée de l'heure qu'il était mais il jugeait à la teinte orangée qu'avait pris le jour à travers la graisse de ses lunettes. Pour tout dire, il n'y voyait pas grand chose. La terre, la sueur, et tout le genre d'excrétions que vomit la guerre s'étaient déposées sur ses verres depuis le début de la journée. Et maintenant, le monde se diluait dans le cadre de ses hublots, comme au travers de vitraux modernes d'irisations colorées qui gommaient les cadavres alentours. Pour un empire, il n'aurait pas essuyé ses lunettes.

Droit devant, il y avait l'Allemand, silhouette en tâche noire parmi les reflets gras. A gauche, Lucien sentait Henri, Martial à droite. Trois petits soldats bien alignés, par ordre de taille. C'est le major qui les forçait toujours à se ranger dans le même ordre. Il devait bien se marrer, le Teuton en face, au guignol des poupées russes. Mais non... on a pas la tête à se marrer devant un peloton d'exécution.

Le major s'était planté au bout du rang et, pour l'instant, il cherchait l'inspiration. Alors Lucien profita du répit pour ne penser à rien et rêver que le monde était décidément plus beau à travers des lunettes sales. Puis il respira l'odeur de charnier qui les entourait et il se dit que c'était pas croyable de se mettre dans une situation pareille.

Il n'y avait pas deux heures, ils étaient encore dans le village, leur section installée dans une maison du bout de la grande rue, un peu à l'écart de là où ça avait drôlement chauffé. Pas toute la section, seulement eux quatre : Lucien, Henri, Martial, et le major. Les autres avaient disparu dans la mêlée du matin. Ou alors, c'est eux qui avaient disparu mais comme ils étaient avec le chef, ils représentaient forcément le corps principal de la section.

Les Prussiens attaquaient de partout et le major avait beau dire qu'on allait repasser à l'offensive, Lucien n'y croyait pas et espérait seulement que la route de Reichshoffen serait encore ouverte pour pouvoir se sauver quand viendrait le moment.

Reichshoffen. Frœschwiller. Tu parles d'un pays ! Pas étonnant que les Allemands s'y sentent chez eux. Jusqu'à leur charabia que les gens du coin parlaient déjà. Lucien aurait bien voulu que la France abandonne tout ce bazar : c'est pas trois

champs et une forêt en moins qui auraient défiguré la mèreson. Et dire que ces beaux messieurs qui avaient déclaré la guerre n'avaient certainement jamais mis les pieds ici ! Mais enfin, il était soldat et c'était pas son boulot de penser à ça.

Henri se penchait à la fenêtre de leur poste d'observation et tirait dans l'alignement de la rue avec son Chassepot. Le Chassepot, c'était le fusil qui devait gagner la guerre : chargement par la culasse, tir à mille mètres, deux fois meilleur que le Dreyse des Allemands – c'est ce que disait le major. Lucien avait le sien mais il n'avait pas envie de tirer, même au hasard : ça aurait pu tuer quelqu'un. Alors, avec Martial, ils s'étaient postés à l'autre fenêtre et ils surveillaient les maisons d'en face, parce qu'à la guerre il vaut mieux être au courant de ce qui se passe alentour.

Et c'est là qu'ils avaient vu leur Teuton pour la première fois. Un petit gars au poil roux. Des cheveux taillés ras comme on imagine quand on décrit un prussco à des enfants. Les yeux clairs, la mâchoire carrée, l'uniforme bien mis et tout le toutim. Mais un gamin quand même. Comme eux, dans le fond. Et le casque à pointe qu'il avait encore sur la tête jusqu'à ce qu'il tombe. En fait, Dieu sait pourquoi, le gars trainait seul à longer les façades pour ne pas se faire voir. Il devait avoir perdu son affectation et il remontait le son de la fusillade pour rejoindre ses camarades. Sans prévenir, Henri qui regardait ailleurs et n'avait rien suivi de la scène déchargea son Chassepot vers le bout de la rue. A la détonation, l'Allemand tourna la tête et fit un petit saut ridicule. Sa besace se décrocha et il s'y prit les pieds.

Vlan ! Alors Lucien et Martial s'étaient esclaffés sans retenue à voir le fier envahisseur s'étaler dans la poussière, éparpillant sur toute la rue des pièces de son attirail – on rit de rien quand on a peur. L'Allemand s'était agité dans le désordre. La moitié de ses membres voulant se recroqueviller et l'autre filer à toute allure. Et puis, il avait compris que les Français à la fenêtre se payaient sa tête au lieu de lui tirer dessus. Alors, il avait ramassé ses affaires – rapidement quand même – et s'était réfugié dans la maison d'en face.

« Gelben Bauch ! » avait crié Martial qui ne connaissait de l'Allemand que cette insulte.

Et avant qu'il ne passe la porte et qu'on ne le revoie plus, le rouquin s'était tourné vers eux et s'était marré aussi en les regardant. On rit de rien quand on a peur.

Plus tard, les choses avaient mal tourné. Après une bonne heure d'ennui, il y eut une explosion à cinq six maisons de là. Beaucoup de fumée et l'odeur de brûlé. Et des cris et des mots en

français dans le désordre. Des soldats, des camarades, courraient dans la rue en se défaisant de leur équipement. Ils jetaient même leurs Chassepots, si c'est pas dommage !

Henri, pour les couvrir, tirait de plus belle mais sa fusillade effrayait les fuyards qui n'en décampaient qu'encore plus vite. Le major s'énerma et lui ordonna d'arrêter de faire n'importe quoi, puis il ordonna à la cantonade de reformer les rangs pour se mettre en route. Alors à trois soldats ils firent deux rangs et ils sortirent de la maison en bon ordre.

Lucien se dit que le major n'y comprenait rien et que ça valait bien la peine d'avoir fait l'école militaire pour être aussi peu dégourdi sur le champ de bataille. Mais en vérité, le petit chef de section avait une idée derrière la tête qu'il avait sans doute ruminée pendant leur attente inutile. Un véritable acte de bravoure qui rachèterait ses erreurs de la journée et lui vaudrait une belle médaille de retour chez maman. Alors dans la fumée de la rue, pareille à un brouillard marin, il leur demanda de rester groupés derrière lui et de ne pas courir comme tous les autres, les paniquards. Puis il se dirigea d'un pas assuré vers la maison d'en face, la maison du petit roux si tant est qu'il était encore là.

Il n'avait pas bougé. Qu'avait-il fait pendant tout ce temps ? Peut-être qu'il avait dormi. Eux aussi auraient dû dormir parce qu'au combat on ne sait jamais quand on pourra se reposer. Dès l'entrée, le major se jeta sur le fusil de l'Allemand qui traînait par terre. Un beau Dreyse en bois ciré, celui qui tire deux fois moins bien que le Chassepot. Et le temps de n'y rien comprendre, leur section avait capturé un ennemi. Un prussco pure souche, une prise de guerre indiscutable. Pour sûr, on ne rentrerait pas les mains vides !

Et deux heures plus tard, le peloton d'exécution. A cette heure-ci, l'Armée Française – le bien grand mot – devait être en train de se regrouper dans les environs de Saverne. Le major disait qu'en marchant d'un bon pas, ils rejoindraient leur bataillon avant le matin. Ce qui leur laissait le temps de tuer leur Allemand.

« Si chacun en faisait autant au lieu de détalier, fanfaronnait le major, nos familles n'auraient plus de soucis à se faire. Vous y pensez au moins à vos familles ? »

Henri répondit que oui et chacun prit sa place devant le condamné. Le bougre n'avait plus qu'un pantalon et un maillot de corps et il pleurait en regardant ses pieds nus, les mains dans le dos accrochées par le lacet de sa chaussure. Le reste de son paquetage était entassé aux pieds du major qui s'était fait un air grave, une main enfichée entre deux boutons de sa veste. Comme

Napoléon. Mieux : un mélange de Bonaparte et de Jules César devant les armes de Vercingétorix. Le salopard ! Lui n'aurait pas à tirer le moment venu. Lucien aurait bien voulu être à sa place. Mais au lieu de ça, il faisait le piquet comme à la revue des troupes, droit dans ses souliers, l'arme au pied. Et pour qui parader ? Ils n'étaient qu'eux quatre. Cinq avec l'Allemand. Henri à gauche. Martial à droite. Par ordre de taille. Loin du village, ils s'étaient installés à l'écart de la route, là où les morts par terre étaient moins denses ; là où ils pourraient tuer en douce, sans attirer l'ennemi.

« A vos rangs ! »

Lucien se redressa. De toute façon, il avait bien l'intention de tirer un bon mètre par-dessus la tête du gars. C'est ce qu'il avait toujours fait. Et après un mois de combats, il pouvait bien se vanter de n'avoir jamais tué personne. *Jamais tué personne*. Il égrena les syllabes les yeux mi-clos. Ça, il pouvait en être fier ! Trois mots qui le rendaient intelligent. Car il avait décidé ce que personne d'autre n'avait même pensé avant lui, ni le major, ni l'Armée Française, ni Dieu le père. Et de toute l'Histoire et de toute l'Humanité, Lucien Bel serait le seul soldat à ne jamais tuer personne !

Lui oui, mais les deux autres ? Ils tireraient, eux. Martial peut-être pas s'il se souvenait du rire du gamin, tout à l'heure. C'était un émotif, le Martial. Henri, par contre, il ne se posait pas ce genre de questions. Et puis il aimait trop son Chassepot pour rater une occasion de faire un carton. Henri, c'était un petit sec, une carcasse noueuse, un physique de breton. D'ailleurs, c'était son nom : Lebreton. Mais ça n'avait rien à voir puisqu'il était de Nevers.

« En joue ! »

Lucien pivota d'un quart sur la gauche, vers le major en bout de rang. La gueule de son fusil vers ses bottines.

« Que se passe-t-il, soldat ? aboya le major. Allez-vous obéir ? J'ai dit *en joue* ! »

Après le quart de tour de Lucien, Henri se retrouvait juste là, à moins d'un mètre devant lui. Obéissant comme toujours, il avait épaulé et, la pommette appuyée sur le bois de la crosse, il ajustait son Allemand. Il leva un sourcil pour jeter à Lucien un regard en coin qui lui criait *qu'esse tu fous ?*

« Ça rime à quoi, lança Lucien sans réfléchir, de tuer ce gars à la sauvette ? »

Le major avait bougé. C'est tout ce que Lucien y voyait, au-delà d'Henri, à travers ses lunettes tartinées à la crasse.

« C'est quand même idiot, continua-t-il, de venir aussi loin de chez nous pour tuer ce type. Je suis sûr qu'il nous aurait offert une bière si on l'avait rencontré il y a un an !

- Soldat ! gueula le major. Tournez-vous, rentrez dans le rang et procédons ! »

Lucien serra les dents sans bouger. Henri raffermi sa posture, jambes à demi écartées, buste droit, coude à l'horizontale, l'œil - le canon - le viseur - l'Allemand dans un alignement parfait.

« Soldat ! cria le major avec une voix plus aigüe.

- C'est vrai, reprit Lucien pour expliquer, on a perdu, après tout. Il y a des Prusscos plein le village. Notre honneur, ce serait d'être beaux joueurs. Pour l'heure, on devrait être avec les autres, en train de décamper. Et puis, qu'est-ce qu'il nous a fait celui-là ? Il nous a même pas tiré dessus tout à l'heure. Pourquoi on lui en voudrait ?

- C'est un ennemi, argumenta le major. Et vous, vous êtes un soldat ! Alors obéissez ou c'est la cour martiale ! Epaulez votre arme !

- Déconne pas, Lucien ! »

C'était Martial dans son dos, avec son drôle d'accent qui traînait sur les mots. Un Parigot qui parlait comme un Suisse. Un grand veau, un brave, qui avait du mal à bouger sa carcasse mais qui portait le sac de Lucien quand il était trop lourd.

« Déconne pas ! » répéta Henri les dents serrées.

Lucien renifla. Un rayon du soleil couchant avait enflammé la couche de graisse de ses binocles. C'était presque beau toutes ses couleurs qui avalaient le chef, Henri et tout le champ de bataille en décor. Par contre, d'un coup d'œil en coin, il apercevait sur le côté des verres, le pauvre Allemand, terne et bien net, qui ne regardait que lui. Et pour cause : même s'il n'y comprenait rien, il devait bien voir qu'il avait quelqu'un pour le défendre. Ce genre de sale espoir qui rend la mort plus douce et plus amère à la fois.

« En joue ! cria le chef. Et vous avez intérêt à obéir sinon il sera pour vous, le peloton d'exécution ! »

Après *en joue*, c'est *Feu !* se dit Lucien.

Il renifla encore.

Et *Clac !* Pas la peine de réfléchir. Il redressa la gueule de son fusil, à la hanche, et il tira au jugé. *Clac !* Le major tomba d'un coup sans faire aucun bruit, la main toujours coincée dans le pan de sa vareuse. Et voilà Napoléon par terre et tout son monde qui s'écroule avec lui. Le temps qu'un ressort rappelle la détente sous le doigt de Lucien, et plus personne n'exista. Sauf lui. Tout seul. Avec dans les oreilles l'écho de son fusil.

C'est marrant, pensa-t-il, d'habitude le bruit du Chassepot ne reste pas dans l'air. Pas aussi longtemps.

« Bon Dieu, Lucien, qu'est-ce que t'as fait ? »

C'était Martial qui s'affolait en tirant sur son accent trainard.

Henri se précipita sur le major et le poussa trois fois avec la crosse du fusil avant d'oser le retourner du bout du pied.

« Ben dis donc ! Tu l'as refroidi d'un coup ! »

On aurait dit que ça l'amusait. Le major, lui, regardait vaguement dans sa direction avec des yeux de poisson mort encore étonnés de la sale blague de Lucien.

« Ah pour sûr, il nous emmerdera plus !

- Laisse-le », souffla Lucien, soudain fatigué.

Et puis brusquement, l'Allemand qu'on avait oublié se mit à déblatérer une cascade de mots dans sa langue. Impossible, avec ces consonnes qui raclent, de savoir si c'était des remerciements ou des insultes.

« Barre-toi ! » l'engueula Martial en lui libérant les mains avec son couteau.

Et le gars s'enfuit pieds nus en zigzaguant entre les cadavres du champ de bataille.

« Restez pas là, se ressaisit Lucien en se souvenant que c'était la guerre et qu'il restait des Prusscos plein le village. Filez à Saverne et je vous rejoindrai.

- Et pourquoi tu viens pas avec nous ? s'étonna Martial.

- Pas question de te laisser ici ! s'indigna Henri. Personne saura qu'il a pas été descendu par un Allemand. On rentre ensemble et on n'en parle plus !

- Je suis d'accord avec Henri, ajouta Martial. On a toujours tout fait ensemble. On rentre et il s'est rien passé !

- Vous en faites pas... traîna Lucien. J'en ai pas pour longtemps et puis je vous rejoins... »

Il voulut en dire plus mais les mots se coincèrent dans sa gorge. Il resta la bouche ouverte comme quand on veut vomir et qu'on n'y arrive pas.

Henri n'hésita pas longtemps à se mettre en route. Lucien le vit même sourire avant de baisser la tête. Content d'en avoir fini avec Fröschwiller. Fallait pas lui en vouloir. Puis à mesure qu'Henri s'éloignait, Martial l'écartelé balança sa carcasse entre ses deux camarades. Lucien le libéra d'un coup de menton attendri.

Leurs deux silhouettes disparurent parmi les tâches orangées et les traînées plus sombres.

Lucien sortit son mouchoir. Il essuya ses lunettes.

Le major, petit chefaillon, s'était arrêté au milieu d'un souffle. Sa bouche entrouverte semblait retenir un râle qui ne sortirait plus. C'est pour lui que Lucien était resté. Il s'agenouilla près du corps, ne sachant pas où ranger son Chassepot, un engin d'un mètre trente qu'il aurait dû abandonner dans un fossé depuis bien longtemps.

« Bougre d'abruti ! » cracha-t-il en jetant son fusil au loin.

L'arme décrivit une belle cloche et vint cogner le crâne d'un cadavre qui traînait là-bas. Un sale claquement de bois sec qui lui fit mal à la tête. « Pardon ! » lança Lucien dans la direction du bruit.

Puis il revint à son major et lui frappa l'épaule de son poing fermé. Doucement d'abord puis de plus en plus fort.

« Pardon ! Pardon ! Pardon ! Mais qu'est-ce qui t'as pris de vouloir fusiller ce pauvre gars ? Il a mon âge, bon sang ! Ça te suffisait donc pas d'avoir perdu la bataille ? Il fallait que tu te passes les nerfs sur un plus paumé que toi ? »

Il arrêta de le cogner et s'essuya l'écume au coin de la bouche. Voilà que je parle à un cadavre, se dit-il en lissant le tissu de la veste du major.

La casquette du major s'emmanchait impeccable sur le dessus de son crâne, avec ses galons dorés, accrochée par une jugulaire. La gorge, plus bas, poinçonnée par la balle de Lucien. Puis le col amidonné, à peine tâché de sang, noué par un joli ruban. Un beau militaire, assurément, mais avec des joues lisses comme des fesses de bébé et un duvet sur la lèvre encore bien loin de la moustache qui ferait de lui un officier.

« De Dieu, t'as quel âge ? pesta Lucien. Qu'est-ce qu'ils ont tous aujourd'hui à être plus jeunes que moi ? Y a donc pas d'hommes mûrs dans cette guerre ? »

Dans l'agitation de la veille, alors que chacun prenait sa place pour la bataille, on leur avait affecté ce nouveau chef que Lucien n'avait jamais vraiment regardé.

« Et merde ! »

Il le prit par les épaules et le secoua sans méchanceté. Sa main était toujours coincée dans le pan de sa veste. Lucien la retira avec douceur.

« Et qu'est-ce que tu trafiquais dans ta poche, pauvre andouille, pendant tu nous faisais fusiller ta prise de guerre ? »

Et de son costume militaire, d'entre deux boutons dorés, tirant avec lenteur sur le poignet du major comme on pêche une grosse prise, Lucien sortit un carnet. Un bête carnet avec une couverture

noire de carton épais et une ficelle dorée pour le tenir fermé. Les doigts du cadavre s'y agrippaient encore. Lucien les força un peu pour les décrocher. Il sentit la tranche cartonnée encore tiède de la chaleur du mort.

« Vindieu de merde ! » répétait Lucien en serrant le petit objet.

Un carnet tout neuf qu'il avait dû acheter la veille, ou la semaine passée. Jamais Lucien n'avait possédé une telle bricole. Un truc de bourgeois. Parce que, dans le fond, ils étaient pareils, lui, le major et l'Allemand. Trois jeunes du même âge sauf que celui-là, il était né avec un hochet en argent et qu'on l'avait entraîné dès le berceau à brailler des ordres sur un bataillon de domestiques. Mais ça ne compte plus quand on est mort, pensa Lucien. Quel conneau, c'est pas une façon de crever !

Le temps d'y penser, et la couverture du carnet s'était refroidie. Envolée la chaleur du major dans l'air du champ de bataille, mêlée aux fièvres des autres héros de Fröeschwiller. Qui saurait que cet idiot-là était mort de la main d'un de ses propres soldats ? Et de celui-là même qui s'était juré de ne jamais tuer... Tu parles d'une blague !

Un temps, Lucien resta la bouche ouverte comme quand on veut pleurer et qu'on n'y arrive pas.

Puis il ouvrit le carnet à la page de garde :

L'Art de tuer.

Il avait dû y passer du temps, le major, à écrire seulement sa douzaine de lettres tellement leurs lignes étaient belles, rondes et gourmandes. Epelant chaque mot du bout de son doigt, Lucien les relut plusieurs fois, se demandant s'il n'y avait pas un sens caché, une expression militaire qu'il aurait dû connaître. Mais non, ça ne lui disait rien. Et il finit par se résoudre à ruminer les belles lettres pour ce qu'elles étaient : *l'Art de tuer.*

Tuer n'est pas un art ! C'est une connerie tout au mieux, une abomination au pire. Lui, il n'avait pas vingt ans quand il s'était juré que de toute sa vie, jamais il ne tuerait personne. Pfff. Y avait pas de quoi rire, agenouillé devant sa victime.

Le père de Lucien était soldat. Sa mère était morte. Alors c'est son oncle qui l'avait élevé comme il pouvait. Un vieux garçon, un recueil à principes qui travaillait dans une corderie sur le port de Dunkerque. Et chaque soir, le petit Lucien avait le droit au récit des exploits de son père, la Crimée, le corps-à-corps au pied de la tour de Malakoff ; et puis la Chine, Pékin et le palais d'été, les morts entassés jusqu'au parapet du pont de Palikao.

Au début du mois, l'oncle recevait une lettre avec trois noms de batailles griffonnés et des pincées de terre dans des cornets de

papier pour mieux s'imaginer. Et à chaque fois, le pater ajoutait à l'enveloppe un billet ou un mandat pour remplir la gamelle du petit : il fallait en faire un costaud pour qu'un jour il soit soldat comme son père et puisse tuer du barbare pour la grandeur de la France.

« Ton père, c'est un dur à cuire, commentait l'oncle, et un brave gars qui oublie pas sa famille. Mais c'est aussi un rude connaud qui finira en haut d'un monument aux morts. Grandeur de la France, mon cul ! »

Et il enfournait les billets dans une vieille boîte de pilchards.

« Il se croit malin, ton père, ajoutait-il, mais tu verras Lucien, avec ses sous tu deviendras plus malin que lui. On devient pas un grand homme en tuant des chinois ! »

Et chaque vendredi, l'oncle sortait un billet de la fameuse cagnotte pour payer à Lucien deux bonnes heures d'instruction auprès de l'ancien receveur de la capitainerie, un vieil homme qui savait lire et compter et qui n'avait jamais eu à sentir le poisson pour gagner sa vie.

Cela dura quelques années avant que son père ne découvre leur secret. Lucien ne sut jamais comment la trahison de l'oncle avait cheminé jusqu'aux tas de cadavres du pont de Palikao, mais elle y chemina et de ce jour, le pater n'envoya plus une lettre et plus un sou. Sa fierté de soldat préférait ne plus avoir de fils que de le savoir fonctionnaire ou gratte-papier.

La semaine suivante, Lucien s'engageait dans l'armée impériale. Sans argent, c'était ça ou le pont d'un chalutier et l'odeur de hareng toute sa vie. Et dans le train des conscrits, en arrivant à Valenciennes, au bout d'un voyage passé à insulter son père, la guerre et l'armée française, il se jura de ne jamais tuer personne. Faute de mieux, ça le rendrait plus intelligent que le pater. Une idée de gosse qui vous forge la vie d'un homme.

« Alors, se moqua Lucien au cadavre du major, t'avais donc pas remarqué que je tirais toujours par-dessus les têtes des Prusscos ? Un bon mètre, deux bons mètres. Le Chassepot, c'est précis. La meilleure façon de tuer personne, c'est de viser les nuages. J'ai toujours fait ça, tu sais. J'ai toujours fait ça... »

Mais pas aujourd'hui.

Il tourna une page du carnet dans la dernière lumière du jour. Le major n'avait écrit qu'un unique paragraphe :

Règle n°1 : au feu, deux choses importent, l'intensité de l'injonction à tuer et la légitimité de l'autorité qui l'énonce. Ces deux nécessités trouvant relai dans la proximité et le respect de celui qui incarne ladite autorité.

Quelle belle écriture. Lucien compara tous les 'e' et s'émerveilla de la régularité sans faille des pleins et des déliés, des courbes et des boucles. Autant de 'e' cachés dans les fourrés des autres lettres comme des petits soldats embusqués, tous pareils, tous aussi beau dans leurs uniformes calligraphiés.

Puis il relut le paragraphe. Deux fois, trois fois, prenant son temps comme chez monsieur le receveur de la capitainerie. Pauvre gosse déguisé en major, se dit-il, qui prend la guerre pour une salle de classe.

Il se concentra : *pour que les autres tuent à ta place, il faut gueuler fort et pas flancher*. On l'aurait dit comme ça, dans sa langue, sur le port de Dunkerque.

Alors le petit major était donc mort de trouille. Peut-être que c'était son premier Allemand et qu'il voulait juste se dépuceler en crachant son ordre à tuer. Un bel ordre comme il l'écrivait, clair et bien formulé. Un ordre à ses hommes : Lucien, Henri et Martial, par ordre de taille, qui avaient aussi peur que lui à l'idée de trouver le rouquin. Sauf que le major était tout seul au bout du rang sans personne pour le commander et l'empêcher de cogiter. Personne d'autre que sa *règle n°1* sur les pages du petit carnet et qu'il n'avait jamais lâché derrière le pan de sa veste.

« Pauvre Napoléon ! »

Lucien s'approcha du visage du major. L'idée de l'embrasser lui traversa l'esprit puis il posa son front sur le sien. Qu'il avait froid alors que l'air était si doux !

Lucien serra les dents. Ferma les yeux. La peau du major contre son front. Elle sentait le patchouli. Quelle drôle d'idée de se parfumer pour aller à la guerre. Une idée de gosse qui doit obéir à sa mère.

Lucien pesa davantage. Front contre front. Comme un frère. Comme une femme. Nous voilà séparés par juste un peu de peau et deux épaisseurs d'os, pensa Lucien. Tes pensées juste-là. Tes souvenirs aussi. Toute ta vie si elle n'est pas déjà partie. Putain, major ! Faut-il donc être mort pour se parler ainsi ?

Le soleil disparut et Lucien se redressa. Autour, il contempla les dizaines d'autres, les Français, les Allemands, morts parce qu'un jour Monsieur le Chancelier avait manqué de respect à Monsieur l'Ambassadeur. Et dans le silence, il sentit que c'était lui l'intrus à la messe des malchanceux.

Il empocha le joli carnet.

« Je te le prends, va. Je sens ta chaleur, encore dessus. »

Il hésita avant de partir. Ou alors, c'était la sienne, de chaleur, qu'il sentait sous ses doigts.

« Peu importe... »

Au loin, il vit un convoi de charrettes – ou de canons, il faisait trop sombre – qui sortait du village.

« Je dois y aller », dit-il au carnet en le rangeant dans sa poche.

*

Le lendemain, il rejoignit Henri et Martial à Saverne qui lui dégotèrent un nouveau fusil. Et au lieu de se mortifier ou de se confesser les uns les autres, ils se promirent solennellement qu'ils ne se quitteraient plus, ce qui revenait au même.

Les jours suivants, ils finirent la guerre en longues marches. Le long de la Moselle, puis vers Châlon, arrivant toujours trop tard. Ils croisèrent des marsouins et des chasseurs d'Afrique qui remontaient se battre à leur place. Ils apprirent le mot *Débâcle* qu'ils ne connaissaient pas. Et la France les oublia dans un camp militaire et ne leur demanda plus rien.

Plus jamais ils n'évoquèrent la sale histoire de leur peloton d'exécution. Et parfois, quand Martial dormait et qu'Henri nettoyait son Chassepot, Lucien sortait en cachette le carnet de sa poche et parcourait du bout de son doigt les belles lettres du major.